

MARIE LEBEY

LA VALEUR DES RÊVES

*roman*



MARIE  
LEBEY

*Éditions Léo Scheer*

Marie Lebey

## La Valeur des rêves

La folle histoire de *Moustipic*, le stable de Calder

*roman*

Comment *Moustipic*, chef-d'œuvre d'Alexander Calder, a-t-il pu atterrir dans un club de vacances, où il servait d'étendoir pour maillots de bain ? Lucie de Clichy ne comprend rien à l'art contemporain, où même « rien » signifie quelque chose mais, pour Simon Bret, le commissaire-priseur fantasque qui l'a embauchée, elle devra retrouver l'origine de cette sculpture monumentale ; si elle réussit, *Moustipic* passera du statut de porte-serviettes à celui de stable – soit une œuvre d'art majeure, susceptible de battre un record en salle des ventes...

Dans ce roman plein de fantaisie et d'érudition, Marie Lebey élabore une véritable enquête peuplée de personnages hauts en couleur, comme le petit monde de l'art sait les agiter, et nous montre l'incroyable destin de *Moustipic*, simple tas de ferraille ou authentique trésor. N'est-ce pas cela, la valeur des rêves ?

Marie Lebey vit à Paris. *La Valeur des rêves* est son septième roman.

Portrait de Marie Lebey par Carole Bellaïche (D.R.)

EAN numérique : 978-2-7561-1411-8

EAN livre papier : 9782756114095

[www.leoscheer.fr](http://www.leoscheer.fr)



DU MÊME AUTEUR

*Dix-sept ans porte 57*, Balland, 1986

*Ballon de toi*, Balland, 1987

*Ange en exil*, Balland, 1990

*Oublier Modiano*, Éditions Léo Scheer, 2011

*Mouche*, Éditions Léo Scheer, 2012

*Vol d'hommes*, Éditions de Fallois, 2019

© Éditions Léo Scheer, 2023

[www.leoscheer.fr](http://www.leoscheer.fr)



MARIE LEBEY

# LA VALEUR DES RÊVES

*Éditions Léo Scheer*

*À Francis*



STABILE. Mot créé par Jean Arp en 1932, pour nommer les sculptures statiques de l'artiste américain Alexander Calder, par opposition aux « mobiles » de ce dernier.

(Source : Wiktionnaire)

Simon Bret exerçait un métier étrange. Derrière son pupitre, il excitait le désir des acheteurs pour faire monter les enchères. Il donnait des prix à ce qui, par définition, ne pouvait en avoir : la beauté. Le commissaire-priseur la vendait à ceux qui la cherchaient. Il avait l'œil. Grâce à ce talent, il pouvait voir des choses que les gens ne remarquaient pas au premier abord. Le reste était une question de mode, d'influence, d'époque, d'argent, de chance... Et surtout de pollution du regard, la plupart de ses clients ayant la vue encrassée par les goûts de leurs parents et leur milieu social. Ses confrères disaient de lui que c'était un baratineur de première ; pourtant, il bossait jusqu'à pas d'heure, et comme les Américains, il ne partait jamais en vacances. Les mauvaises langues racontaient aussi qu'il était radin parce que dans les magasins, il choisissait souvent la gamme de produits la moins chère, mais c'était grâce à toutes ces poussières d'euros économisées qu'il avait monté sa collection. Et s'il s'obstinait à prendre les transports en commun, se contentant d'un

sandwich pour déjeuner, c'est parce qu'il ne concevait pas de dépenser de l'argent dans des restaurants étoilés pour un truc qui allait finir quelques heures plus tard dans le trou des W.-C. Persuadé que la société de consommation était le tube digestif de nos rêves, son fossoyeur. Pourtant, dès qu'il s'agissait d'art, sans scrupule, Simon Bret dépensait des millions. Son bureau donnait sur les jardins du Palais-Royal. Dans les salons du premier étage avaient lieu des ventes prestigieuses, qu'il dirigeait à l'aide du petit marteau en ivoire sculpté de chinoiserie que lui avait offert sa mère pour son diplôme. Un document bien inutile car il avait tout appris sur le tas : rédiger une fiche de *condition report*, une expertise, une estimation, établir le pedigree d'une pièce...

En premier lieu, le maestro écoutait le propriétaire avec attention puis, délicatement, de ses longues mains pâles de Christ, il retournait le tableau pour l'ausculter. Il disait qu'on apprend beaucoup plus de choses *derrière* que *devant*, et en effet il n'était pas rare, en décrochant une toile restée à la même place pendant des années, qu'il découvre une croix gammée tatouée au dos. Alors, le chef-d'œuvre qui, côté face, valait des millions, côté pile, soudain, ne valait plus un kopeck! Ensuite seulement, il vérifiait que le châssis était d'origine, repérait les craquelures et les microdéchirures sous la saleté, examinait la façon dont la couche picturale adhérait au support, évaluait

l'usure de la patine. Officiellement, toutes les pièces qui passaient sous son marteau étaient « intéressantes et d'une grande puissance ». Dans la réalité, 50 % d'entre elles étaient sans intérêt, 45 % plutôt pas mal, seules les 5 % qui restaient étaient exceptionnelles.

Pourtant, lorsqu'il vendait un truc moche très cher, pendant quelques secondes, il finissait presque par le trouver beau ; enfin, chez les autres, pas chez lui. Dans ces moments-là, sa capacité à croire en ses propres mensonges l'inquiétait. L'homme pressé, passionné d'art, obsédé par la peur de vieillir, ne savait plus très bien qui il était ni ce qui primait dans son existence. L'argent ? Le temps qui passait ? Et si les œuvres accrochées sur ses murs étaient la seule façon qu'il avait trouvée pour que ni l'un ni l'autre ne lui filent entre les doigts ?

Souvent, la veille d'une grosse vente, le diable lui rendait visite dans son sommeil. C'était son premier client. Et le commissaire-priseur ne savait jamais si celui-ci venait pour acheter ou pour vendre, car il arrivait et repartait toujours les mains vides. À chaque fois, Simon Bret avait la sensation bizarre, au fond de lui, qu'on lui avait volé quelque chose, alors il courait dans la rue pour le rattraper et lorsqu'il fouillait les poches de son pardessus, il y trouvait une tête de mort de Damien Hirst. La sienne ? Du fait de son métier, il était confronté à la mort quotidiennement, une collègue fiable et efficace. Tous les matins, il se

levait à huit heures, buvait un grand verre d'eau et croquait dans une pomme, en recensant dans les « Carnets » du *Figaro* les décès du jour pour repérer les successions à venir. Après les pompes funèbres et les notaires, les commissaires-priseurs arrivent en *pole position* sur le marché. Ils se retrouvent au cœur de la centrale familiale, dans une zone de turbulences où les susceptibilités se manipulent avec autant de précautions que l'uranium. Dès la sortie du cimetière, les rancœurs resurgissent. Un frère étouffé par la personnalité d'un autre, une mère neurasthénique, un père coureur de filles qui laisse un testament en forme de Kinder avec des surprises à l'intérieur.

Puis, en fin de matinée, il se rendait à son bureau à pied. En chemin, il s'arrêtait à la pâtisserie de la rue des Petits-Champs, enchanté par ces miniatures en sucre, le drapé d'une crème chantilly ou la terre cuite d'un baba au rhum. Ensuite, il passait le restant de la matinée à donner des coups de fil ou dicter des mails à Mlle Loiseau, son assistante. Tous ces gens qui héritaient de chefs-d'œuvre étaient capables d'en venir aux mains pour une batterie de cuisine. L'après-midi, il se déplaçait chez les clients pour réaliser des inventaires. À cette occasion, il devait faire usage de beaucoup de délicatesse pour expliquer aux uns et aux autres, sans les blesser, que le décor de leur enfance, avec le ravissant petit secrétaire en marqueterie Louis XV, était bon pour la brocante ; alors que l'horrible table en Formica

des années 1960 reléguée dans la maison des gardiens valait maintenant une petite fortune. Les objets, eux aussi, font des révolutions qui, sans trembler, coupent la tête de nos plus tendres souvenirs. En fin de soirée, il se rendait à des dîners où cet indécrottable célibataire se retrouvait généralement placé à côté de deuxièmes mains retouchées par de mauvais restaurateurs. Lorsqu'elles étaient riches, il faisait un effort pour se montrer charmant, avec l'arrière-pensée qu'il pourrait leur coller une toile dans le salon. Grandes et belles, il les glissait dans son lit. Simon Bret pratiquait le sexe comme un sport, sans état d'âme. Est-ce qu'on demande à un skieur de tomber amoureux de ses skis? avait-il coutume de rétorquer à ses amis qui s'inquiétaient de savoir si le *serial lover* avait du cœur. Le lendemain, lorsque ces aventurières fascinées par l'art contemporain se mettaient à lui poser des questions de petites-bourgeoises pour savoir pourquoi son appartement de quatre cents mètres carrés comptait cinq W.-C. et pas une chambre d'enfant, pour toute réponse, il leur appelait un taxi. D'où sa réputation de quitter les femmes comme on retire un chandail quand il fait trop chaud. En déduire que Simon Bret ne les aimait pas aurait été une erreur, car il les aimait, passionnément même! Mais en marbre, en glaise, à l'huile, à la gouache, au fusain, au crayon, en plastique ou même en alu. Certainement pas au petit déjeuner, quand elles faisaient du bruit en beurrant leurs tartines

de pain grillé. Aux *breakfasts girls*, il privilégiait les pin-up de la Renaissance italienne peintes par Fra Filippo Lippi ou Botticelli, qui restent telles que vous les avez rencontrées la première fois. L'art lui procurait des émotions d'une pureté et d'une force qu'il n'avait jamais éprouvées avec des êtres humains.

Lorsqu'un après-midi du mois de septembre, le commissaire-priseur vit arriver devant son bureau une créature conçue dans une matière qui jusque-là lui était inconnue : la peau. Un modèle qui allait devenir le clou de sa collection, mais auquel, ce jour-là, il ne prêta aucune attention. Comme si son œil, ce reliquaire qu'il se targuait tant de posséder, avait été désactivé par une puissance invisible.

## Première partie



## Un trésor à La Traîne-les-Pins

Tout avait débuté lors de l'un de ces interminables week-ends du mois de mai, où Simon Bret était descendu dans le Midi chez des amis anglais qui avaient une abbaye près d'Aix-en-Provence. Occasion inespérée de sortir du garage l'une de ses voitures de collection pour en faire tourner le moteur. En quittant l'autoroute pour suivre la départementale, il avait baissé la capote afin de bénéficier du décor somptueux qu'offrait l'arrière-pays, cette terre promise où soufflait l'âme de tant d'artistes. Grisé par la vitesse et le vent qui giflaient son visage, il songeait à Van Gogh, ce dictateur qui avait réussi, par sa peinture, à assujettir des milliers de tournesols. Et aussi à l'ogre Picasso, enterré dans le parc du château de Vauvenargues. La garrigue et ses oliviers tourmentés par le mistral encerclaient la montagne Sainte-Victoire, qu'à force de représenter,

Cézanne avait fait disparaître du paysage comme par magie, et dont ne subsistait qu'un amas de paillettes bleues et vertes scintillant au coucher du soleil. Quand soudain, sa voiture de sport, telle une bartavelle, s'arrêta net au milieu d'un champ de lavande.

À la recherche d'une station essence, Simon Bret se mit à marcher sur le bord de la route jusqu'à l'entrée d'un village où des pancartes signalaient la proximité d'un club de vacances. Il les suivit à travers la pinède et arriva devant un bâtiment en béton des années 1950, entouré de bungalows en forme de cubes, reliés entre eux par des couloirs en plein air. En longeant la piscine pour se rendre à la réception, tout à coup, il s'immobilisa. Devant lui, se dressait une pièce de toute beauté qui semblait tombée du ciel sur trois points d'appui. Elle était constituée de formes géométriques découpées dans des plaques de métal sur lesquelles les maillots de bain des enfants séchaient au soleil. Incapable de détacher son regard du monogramme gravé en bas à gauche, le commissaire-priseur poussa un petit cri, comme une jouissance aiguë qui vous prend par surprise. Le truc qui servait de corde à linge aux vacanciers était un stable du célèbre sculpteur américain Alexander Calder, et valait au bas mot cinq millions de dollars. Un chef-d'œuvre.

## La sauvegarde du patrimoine français entre les mains des Clubs Caramba

Lorsqu'il avait reçu la lettre de la maison de vente Bret & Patherson signalant qu'on avait identifié, dans un de leurs clubs de vacances, une œuvre importante du célèbre sculpteur américain, Rémy Jansen était tombé des nues. Depuis qu'il dirigeait la holding belge, principale actionnaire des clubs Caramba, il n'avait encore jamais mis le pied sur un de leurs sites de Provence-Côte d'Azur.

La Traîne-les-Pins, Le Rayon Vert, La Palmyre, comme Le Riviera Beach, ces appellations de cartes postales n'évoquaient en lui que des problèmes à résoudre, un taux d'occupation des chambres à atteindre et des cotisations salariales à payer.

Dans une note, l'un de ses collaborateurs lui avait confirmé qu'il existait effectivement à La Traîne-les-Pins un élément de décoration répondant à la

description du commissaire-priseur. L'objet faisait partie des équipements, au même titre que les tables de ping-pong en ciment et le panier de basket sur la place de l'Atrium. Sur les photos, le stable ressemblait aux défenses en fer que plaçaient les Allemands pendant la guerre sur les plages normandes. Le noir de la peinture était devenu gris. Avec l'eau chlorée de la piscine, des taches de rouille apparaissaient. Et c'était un miracle qu'après toutes ces années, personne dans le staff n'ait pensé à se débarrasser de cet amas de ferraille. Par mesure de précaution, avant d'accepter de rencontrer l'émissaire de la maison de vente parisienne, l'homme d'affaires belge s'était renseigné sur la valeur de la pièce auprès d'un ami qui possédait une galerie dans le quartier des Sablons. Les prix stratosphériques que ce dernier lui avait annoncés dépassaient l'entendement. Et déjà, dans le Thalys qui l'emmenait à Paris, le représentant des clubs Caramba commençait à réfléchir sur l'usage qu'il ferait d'une telle somme. Cette rentrée d'argent s'annonçait providentielle pour le groupe touristique qui avait souffert de la pandémie. Avec la vente du stable, il pourrait remettre aux normes sanitaires le système de filtration d'eau à La Grande-Motte, moderniser l'espace bien-être de la thalasso de Perpignan pour rentrer dans le quota des prises en charges par la Sécurité sociale, et, à défaut de rajeunir les hôtesse d'accueil, il allait changer leurs uniformes qui commençaient à dater... Il songea aussi

## Tables des matières

<u>Introduction</u> .	II
<b><u>Première partie</u></b> .	17
1. <u>Un trésor à La Traîne-les-Pins</u> .	19
2. <u>La sauvegarde du patrimoine français entre les         mains des Clubs Caramba</u> .	21
3. <u>Pat et sa Bande</u> .	27
4. <u>Un stable pour une robe de chambre en plâtre</u> ..	37
5. <u>Le <i>Moustipic</i> de Calder</u> .	43
<b><u>Deuxième partie</u></b> .	49
1. <u>L'abstraction, quel trip!</u> .	51
2. <u>Les piquûres sont les traces de ses baisers</u> .	59
3. <u>À l'âge de 8 ans, Mick Jagger a perdu         un bout de langue au basket</u> .	65
4. <u>Dans la poche de son blazer, un bip         ricocha sur son cœur</u> .	75
5. <u><i>Would you know my name</i></u> .	79
6. <u>Un fantôme de stable</u> .	85
7. <u>Marie-Jo, c'est toi?</u> .	93
8. <u>Bovaryser dans la vapeur en rêvant</u> .	101
9. <u>Le porte-clés le plus cher du monde</u> .	105
10. <u>Se cogner la tête au plafond de leurs rêves</u> .	113
11. <u>Lot 75</u> .	123
12. <u>La promesse d'une vie bien pire encore</u> .	131

<u>Troisième partie</u> .	I37
1. <u>Ce dont tu hérites, gagne-le!</u> .	I39
2. <u>L'œil qui était dans la tombe</u> .	I45
3. <u>Journal de Marcel Le Guen</u> .	I49
4. <u>Bas les masques !</u> .	I59
5. <u>Moustipic Family</u> .	I67